

## Des prix taillés pour le succès

Pascale Malaterre

---

Volume 15, Number 2, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33731ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Malaterre, P. (1996). Des prix taillés pour le succès. *Ciné-Bulles*, 15(2), 4–8.

## Des prix taillés pour le succès

par Pascale Malaterre

### LE PALMARÈS 1996 DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE CANNES

#### LONG MÉTRAGE

**PALME D'OR**  
*Secrets and Lies*  
de Mike Leigh  
(Grande-Bretagne)

**GRAND PRIX DU JURY**  
*Breaking the Waves*  
de Lars Von Trier  
(Danemark)

**PRIX D'INTERPRÉTATION  
FÉMININE**  
Brenda Blethyn dans  
*Secrets and Lies*  
de Mike Leigh  
(Grande-Bretagne)

**PRIX D'INTERPRÉTATION  
MASCULINE**  
Daniel Auteuil  
et Pascal Duquenne  
dans *le Huitième jour*  
de Jaco van Dormael  
(Belgique)

**PRIX DE LA MISE EN SCÈNE**  
*Fargo*  
de Joel et Ethan Coen  
(États-Unis)

**PRIX SPÉCIAL DU JURY**  
*Crash*  
de David Cronenberg  
(Canada)

**PRIX DU MEILLEUR  
SCÉNARIO**  
*Un héros très discret*  
de Jacques Audiard  
(France)

**PRIX DE LA CAMÉRA D'OR**  
*Love Serenade*  
de Shirley Barrett  
(Australie)

Le Festival de Cannes offre une occasion unique de prendre le pouls de la communauté cinématographique internationale. Cette 49<sup>e</sup> édition fut riche en très bons films soutenus par des performances d'acteurs et d'actrices époustouflantes. Malheureusement, la plupart des sujets explorés par les différents réalisateurs primés par le jury présidé par Francis Ford Coppola, malgré leur apparente charge subversive, préparent le terrain à des idéaux tels le retour à la force des liens de sang, la ferveur religieuse, le remplacement de l'érotisme au profit de la pornographie, en fait, toute une gamme de valeurs traditionnellement dites «de droite».

Avec *Secrets and Lies*, Mike Leigh est sorti grand vainqueur avec la Palme d'or, les prix de la critique

internationale ainsi que celui du jury œcuménique en plus du prix d'interprétation féminine accordé à Brenda Blethyn. Le cinéaste fait partie de ce courant dynamique de la télévision et du cinéma anglais qui, depuis quelques années, a créé un style particulier dans la façon de traiter les sujets sociaux. L'approche est progressiste sans tomber dans le prêchi-prêcha ennuyeux. Ses acteurs, souvent formés au théâtre, possèdent cette facilité déconcertante à adopter des accents correspondant à leurs personnages et dont le lieu d'appartenance géographique et social a toute son importance. En plus de cela, Brenda Blethyn réussit à jouer des émotions extrêmes sans tomber dans les larmes ou l'hystérie; sa performance lui a donné une longueur d'avance dès le début de la compétition.

En Grande-Bretagne, la loi sur l'adoption a été modifiée depuis quelques années. Ceux et celles qui ont été adoptés peuvent effectuer des recherches pour retrouver leurs parents. Hortense (Marianne Jean-Baptiste) est une jeune Noire dont la mère adoptive vient de mourir. Elle découvre que sa véritable mère, Cynthia (Brenda Blethyn), est une Blanche vivant dans un quartier pauvre. La rencontre entre Hortense et Cynthia sera un choc pour cette dernière, mère célibataire et éboueuse. *Secrets and Lies* se veut

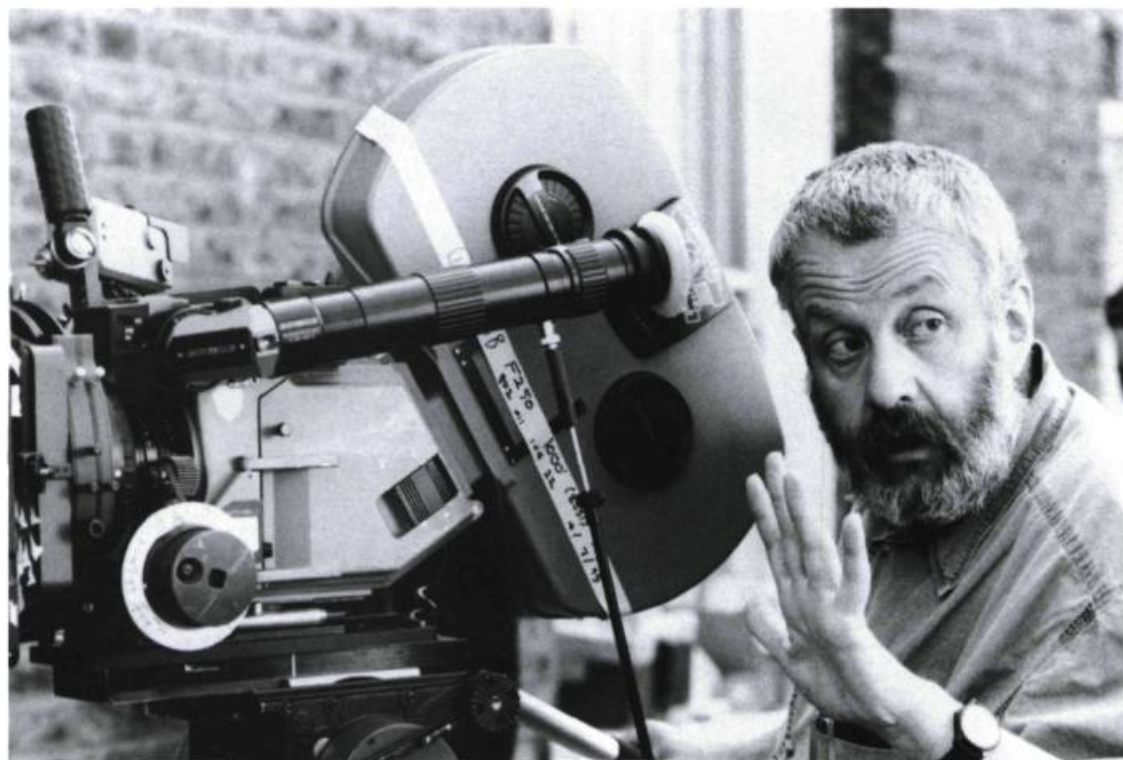


Brenda Blethyn, récipiendaire du Prix d'interprétation féminine pour le rôle de Cynthia dans *Secrets and Lies* de Mike Leigh

progressiste en liant Blancs et Noirs au travers d'une même quête de l'identité intérieure, quel que soit son statut familial. Le cinéaste prône une réunification des familles au-delà des mesquineries d'argent, montrant en exemple, ce qui n'est pas rien, le courage d'exprimer ses émotions et de briser la loi du silence, source de bien des oppressions. Mais pour cela, il place la mère comme pilier central de la famille. Point d'idée de clan lié par des unions de cœur et de respect difficilement négocié comme pour la majorité des nouvelles familles d'aujourd'hui. Ici, c'est le lien de sang qui prime. Mike Leigh a clairement voulu parler de la quête des racines, au-delà des préjugés courants tels le racisme ou les jugements de valeur sur la conduite irréflectée d'autrui.

Lars Von Trier, récompensé par le Grand prix du jury pour **Breaking the Waves**, signe une œuvre solide qui démontre la force de son talent. Cette histoire d'amour est presque entièrement filmée avec caméra à l'épaule, mais le film est ponctué de tableaux fixes, magnifiques et grandioses, ainsi que de nombreuses plages musicales en hommage aux années 70. C'est à cette époque que se déroule ce miracle religieux dessiné par Von Trier, en filiation directe avec les thèmes déjà explorés par son compatriote, l'immense Carl Dreyer.

Au large des côtes de l'Écosse, les plates-formes de forage attirent des travailleurs étrangers, débarquant au milieu des communautés les plus fermées et aux mœurs les plus rigides. Le film débute par le mariage de Yann (Stellan Skarsgard), un de ces «étrangers», et de Bess (Emily Watson), une fille du village, ex-psychiatisée sous haute surveillance. Von Trier présente de véritables héros typiques des «seventies», des marginaux heureux de l'être mais en butte aux «normaux» oppressants. La lune de miel des amoureux sera lyrique, à l'image du paysage rocailleux du bord de mer venteux qui les entoure. Les scènes de découverte du sexe de l'autre par une Bess vierge et un Yann chaviré qui s'offre à la candeur de celle qu'il aime sont d'une grande fraîcheur. Mais la fascination du réalisateur pour les hôpitaux rattrapera vite ses héros et leur union sera fracassée par un accident de travail de Yann. Paralysie totale et mort lente sont tout à coup au programme. La caméra mobile nous montre en gros plan l'univers médical qui s'acharne sur les corps pour les garder en vie à tout prix. Yann, délirant sous l'effet des calmants, veillé fidèlement par Bess, la persuadera de coucher avec d'autres hommes. Ce geste, Yann en est certain, le sauvera. Le spectateur assiste alors à la descente aux enfers de cette pauvre Bess bannie par sa famille, rejetée par sa communauté et sou-



Mike Leigh sur le plateau de *Secrets and Lies*

**GRAND PRIX TECHNIQUE DE LA COMMISSION SUPÉRIEURE TECHNIQUE DE L'IMAGE ET DU SON**  
**Microcosmos**  
de Claude Nuridsany et Marie Peronnou (France)

**PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE (FIPRESCI)**  
Compétition officielle:  
**Secrets and Lies**  
de Mike Leigh (Grande-Bretagne)  
Autres sections:  
**le Prisonnier du Caucase**  
de Serguei Bodrov (Russie)

**PRIX DU JURY GECUMÉNIQUE**  
**Secrets and Lies**  
de Mike Leigh (Grande-Bretagne)

**PRIX GERVAIS-UN CERTAIN REGARD**  
**The Pillow Book**  
de Peter Greenaway (Grande-Bretagne)

**COURT MÉTRAGE**

**PALME D'OR**  
**Le Vent**  
de Marcell Ivanyi (Hongrie)

**PRIX DU JURY**  
**Small Death**  
de Lynne Ramsay (Grande-Bretagne)



Emily Watson et Stellan Skarsgård dans *Breaking the Waves* de Lars Von Trier

mise à la violence des marins à qui elle se donne. Bess sera sacrifiée mais le miracle aura lieu. Yann sera sauvé, ébranlant les scientifiques et faisant sonner des cloches invisibles, bien plus fortes que celles accrochées aux clochers des paroisses mesquines. Une thématique chrétienne, donc, reprise ici comme déclencheur révolutionnaire. Ce thème du sacrifice de soi comme moyen de transgresser la loi implacable de la réalité touchera sans doute un public épris de liberté, particulièrement les adolescents.

Un autre succès au palmarès, qui a créé beaucoup de remous, s'adresse lui aussi aux «jeunes» malgré ses apparences sulfureuses. Il s'agit de **Crash** de David Cronenberg, couronné du Prix spécial du jury, tiré du roman de l'auteur britannique James Graham Ballard, écrit il y a 25 ans. **Crash** cherche à nous saisir en créant une analogie entre la carrosserie des corps et la fascination qu'exerce sur nous l'interpénétration des voitures lors d'accidents de la route. Ce film nous présente de jeunes cadres ambitieux, attirés par les cicatrices comme si elles pouvaient donner accès à l'intérieur des corps, montrant ainsi une Amérique malade, névrosée. Cronenberg emprunte à l'esthétique porno tout en gardant un climat de film d'horreur pour nous fasciner mais sans jamais susciter la moindre sensation érotique.

Dans **Crash**, les héros sont beaux, jeunes, d'allure WASP. Ils ont de belles voitures et des professions enviables. James Ballard (James Spader), prototype parfait de l'adolescent, dirige de coûteux tournages dans un studio mais passe son temps à forniquer dans son bureau. Sa femme Catherine (Deborah Unger), designer de luxe, pratique la sodomie à tout vent. Lors d'un accident de voiture, James est responsable de la mort du mari du D<sup>r</sup> Helen Remington (Holly Hunter). Ensemble, ils vont aller encore plus loin dans l'exploration de la sexualité, mêlant ainsi la mort, le sexe, les voitures et la médecine. Cronenberg excelle dans la faculté de bâtir des univers inquiétants qui mettent à nu les rapports de pouvoir entre la dictature de la technologie et notre inconscient. Malheureusement, avec **Crash**, il se rapproche de ce qu'il a fait de pire depuis **Rage**, une œuvre discutable, à mi-chemin entre l'horreur et le porno.

Ironiquement, le prix du meilleur scénario a été attribué à un scénariste français qui est maintenant passé du côté de la réalisation. Il s'agit de Jacques Audiard avec **Un héros très discret**, tiré d'une histoire vécue. Ce film, tout en nuances, nous présente un imposteur de l'héroïsme et cherche à nous faire comprendre comment les guerres fabriquent des menteurs et que les seuls à dire la vérité sont les

morts... Albert Dehousse, magnifiquement interprété par Mathieu Kassovitz, est un orphelin d'un soldat mort à la guerre de 14-18, constamment louangé par sa mère comme un héros tombé au combat alors que tout le village répète qu'il est mort «au bistrot». Notre menteur est donc à la bonne école. Séduisant une fille en lui offrant un manuscrit recopié et s'en déclarant l'auteur, il passe la guerre à bicyclette sur les routes de France comme vendeur itinérant et n'apprend qu'à la toute fin que sa belle-famille faisait partie de la résistance. Disparaissant dans la nature, notre héros, à la limite du schizophrène, profitera du chaos de l'hiver 44-45 où la France est libérée et se fera passer pour un ancien résistant afin de profiter des fruits de la victoire. Au moment où il devra donner l'ordre de fusiller des collaborateurs français engagés dans l'armée allemande, l'odeur du sang lui fera comprendre la différence entre l'imposture et les qualités de héros que nécessite l'action sale et directe des guerres.

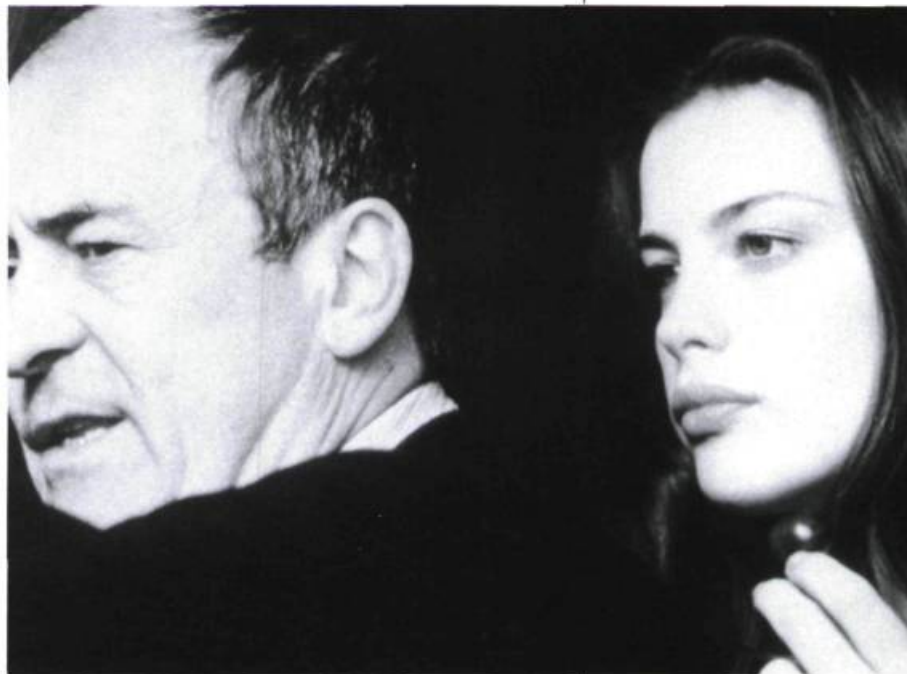
Pendant la promotion du film, le réalisateur a bien insisté sur la «judaïcité» de son actrice principale, Sandrine Kiberlin. Est-ce pour nous prouver qu'il est au-dessus de tout soupçon? Son film semble nous obliger à croire que le Français moyen des années 40 n'a pas été touché par les persécutions lors de l'Occupation. Historiquement, c'est faux. Ceux soupçonnés d'allégeance au communisme, à la franc-maçonnerie, les homosexuels et les tziganes ont été déportés. De plus, en quoi ceux de religion juive étaient-ils moins «français» que les autres? Officiellement, ce film voudrait montrer comment rares ont été les authentiques «résistants». Mais de façon sournoise, il dédouane le citoyen-collaborateur de son inertie. Pourquoi prendre des risques quand on se croit à l'abri? Mais qui était à l'abri à ce moment-là, à l'exception peut-être des ennemis de la démocratie? La France, à l'heure de la montée de l'extrême-droite, commence à peine à se questionner sur les activités troubles de ses citoyens «neutres» pendant la Deuxième Guerre mondiale: les dénonciations trop nombreuses par lettres de voisins juifs, le grand empressement des politiciens et des policiers à seconder les officiers nazis et l'adhésion de nombreux Français aux thèses fascistes. Le réalisateur joue sois-disant sur l'imposture collective des Français pour représenter le mensonge personnel d'un inconnu. Mais jamais on ne voit des civils torturés ou des survivants des camps de la mort... Comme si ces gens-là avaient déjà été (trop) montrés. En fait, ce qui est pervers dans ce film, c'est qu'Audiard joue le jeu des citoyens ayant tacitement collaborés (arrêtons de nous souvenir et passons à autre chose) et surtout

nous montre les civils comme étant tous égaux et tous victimes. Ceux qui épousent les thèses haineuses des dictateurs seraient eux aussi de pauvres victimes d'un système qui les dépasse. Ils ne sont pas responsables de leurs actes; c'est l'État qui commande...

Malgré la présence d'**Un héros très discret**, la plupart des films français en compétition étaient absents du palmarès. André Téchiné, auteur du sublime **les Roseaux sauvages**, a présenté **les Voleurs**. Le film est superbement écrit mais desservi par de grandes vedettes (Catherine Deneuve, Daniel Auteuil) qui jouent à être eux-mêmes, sans souci aucun pour la logique de l'histoire. Cette fiction psychologique sur les voleurs d'âme, déguisée en polar, très subtile, devient vite difficile à décrypter.

Arnaud Depleshin n'a pas obtenu de récompense avec **Comment je me suis disputé...**, film brillant mais verbeux, mal accueilli par le jury mais protégé par une certaine critique qui voudrait bien voir en lui un chef de file d'une «nouvelle» nouvelle vague française. Ce qui apparaît ici, c'est que le verbe français, hélas roi dans bien des films, ne tient pas la route, surtout face au cinéma britannique actuel qui ne parle pas pour ne rien dire.

Le choix le plus bassement commercial du jury fut certainement de donner le prix d'interprétation mas-



Bernardo Bertolucci et Liv Tyler pendant le tournage de *Stealing Beauty*

# Festival international du film de Cannes

culine à Daniel Auteuil et Pascal Duquenne, les deux acteurs du **Huitième jour** de Jaco van Dormael. Cette histoire fait supposément la promotion de l'intégration des trisomiques. Ceux-ci rendent service à tout le monde en leur faisant re-découvrir des sentiments essentiels selon l'auteur (comme les loisirs en famille pour un cadre dynamique). Un film au «message» discutable...

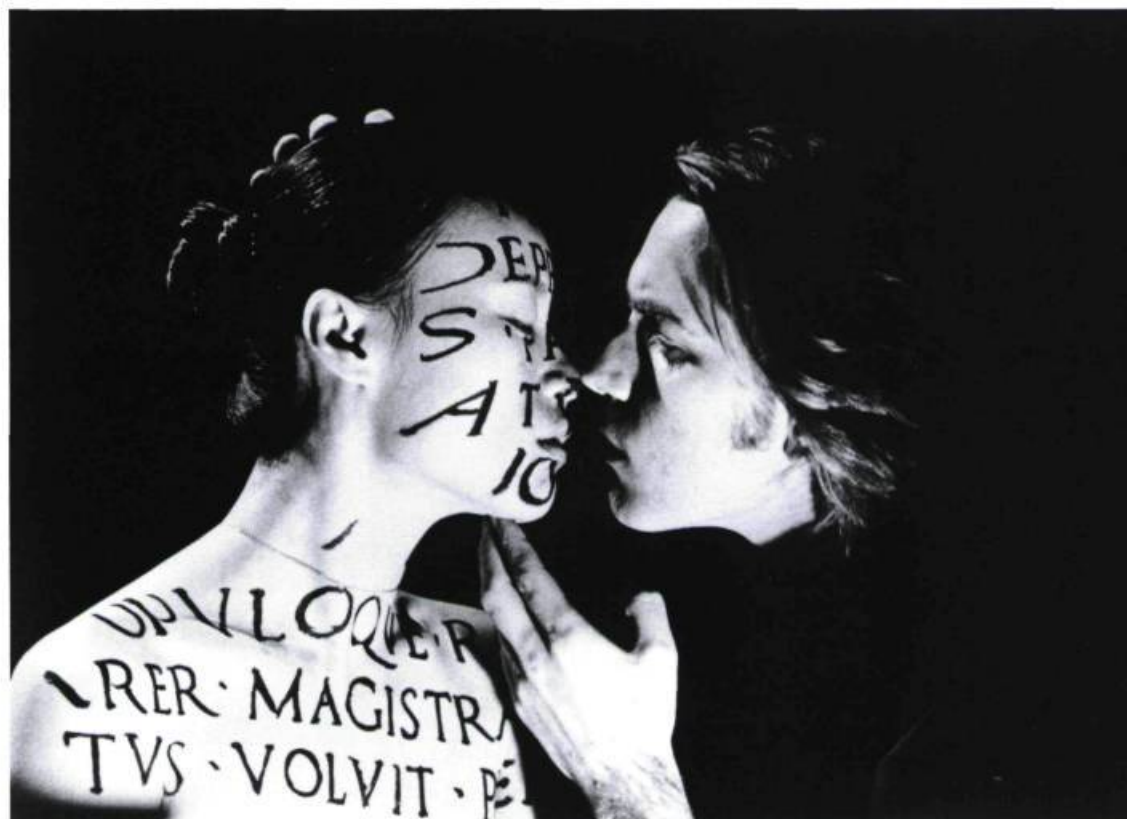
Du côté des «maîtres», Bernardo Bertolucci poursuit sa descente vers le futile et l'inutile. Celui qui avait proclamé impudemment, à la sortie de **Little Buddha**, que «God is American», le voilà qu'il fait la promotion d'un retour à la pureté avec **Stealing Beauty**, un film insipide qui nous vend les charmes de Lucy (Liv Tyler), une Américaine qui a le bon goût de vivre sa défloraison au son des cigales de l'Italie. Des paysages superbes, pour appuyer une navrante histoire qui donne la bizarre impression d'assister à un film érotique dont on aurait coupé les scènes explicites pour ne garder que les scènes à l'eau de rose.

D'autres grands cinéastes étaient présents en compétition mais n'ont certes pas livré la marchandise:

Chen Kaige tente de copier Hollywood dans **Temptress Moon**. Robert Altman s'amuse dans **Kansas City**, un film «gentil» sur le jazz et, avec **Sunchaser**, Michael Cimino parle de l'Amérique à travers une prise d'otages inutile dans le désert de l'Arizona.

En fait, les films les plus intéressants de cette 49<sup>e</sup> édition se sont retrouvés au «petit» palmarès avec le prix Gervais au très érotique **The Pillow Book** de Peter Greenaway. Aki Kaurismäki et son **Au loin s'en vont les nuages** est reparti avec tout juste une mention du jury œcuménique. (Pour ces deux films, voir textes suivants.) Soulignons le prix Art et Essai pour **la Promesse**, une œuvre très forte des frères Dardenne de Belgique.

Souhaitons bon vent aux films primés du grand palmarès de Cannes puisqu'ils semblent avoir été choisis entre tous pour leur talent à se démarquer des autres. Le jury, finalement assez prudent, a peut-être voulu, à la veille du cinquantième anniversaire de ce festival si prestigieux, distribuer des prix à des films déjà destinés au succès, comme pour paver la voie au faste de l'an prochain. ■



Vivian Wu et Ewan McGregor dans **The Pillow Book** de Peter Greenaway